

Lettre élue

Hélène Cixous

Volume 6, Number 1, Fall 1995

Annie Leclerc, philosophe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800993ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800993ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cixous, H. (1995). Lettre élue. *Horizons philosophiques*, 6(1), 49–57.
<https://doi.org/10.7202/800993ar>

LETTRE ÉLUE

Clé (ce livre fée appelé *Clé*) commence par une scène aux résonnances mythiques. Sous le masque du Conte de Perrault *La Barbe-Bleue* une voix de femme, d'enfant devenant femme se tourmente : comment effacer l'ineffaçable ?

Elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sablon et avec du grès, il y demeura toujours du sang, car la clef était Fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait; quand on ôtait le sang d'un côté il revenait de l'autre.

Or, à la fin, disparition totale de la clef-fée. Il ne se trouve personne pour demander ce qu'elle est devenue.

Barbe-Bleue mort, plus de clef, de faute ineffaçable. (p. 9)

C'est la voix de Clé en personne. Sur son corps mince et vigoureux s'étale la souillure qui jetait les Grecs dans l'angoisse, en leur *rappelant l'ineffaçable* du sang. Une fois le sang versé dans la poussière, le liquide ne remonte jamais. Et cependant l'être humain, victime, bourreau, ne cesse d'espérer l'inespérable : remonter le temps, effacer le sang, tuer la mort, oublier de se souvenir. Mais cependant garder *l'acte* qui a entraîné la blessure.

Nous voulons à la fois faire et n'avoir pas fait. Ah si nous pouvions ensemble faire défaire, et aussi vivre sans mourir et cependant mourir sans mourir.

Il était une fois une clef qui voulait effacer son f, elle se tordait en tous sens, tournait sur elle-même, se frottait avec du sable et du grès, mais partout dans la langue (française) il y avait du f qui faisait fi de ses efforts.

Jusqu'à la fin.

Mais, un jour, (c'est comme ça que les mythes prennent leur tournant inattendu) plus de clef. Et Clé fut.

Toute cette histoire agonique et mystérieuse nous est racontée, mystère gardé, dans le petit volume fascinant, — non je devrais dire : ascinant, hallucinant — où Annie, l'enfant à clés qu'elle est, nous laisse entrapercevoir un des chiffres de son trésor.

Il s'agit de ses lettres. De noblesse évidemment. Lettres appartenant d'abord à la foule des lettres, au commun des mortelles lettres, à l'anonyme. Puis élues et devenant prophétiques. Désormais A(nnie) L(eclerc) vit clé; au clair de clé; sous clé.

Elle nous raconte sa Clé. C'est beau comme du Chrétien de Troyes, c'est plein de pièges, de lois, de passions, de dangers. Elle nous donne les clés de Clé, il y en a plus qu'on ne saurait compter. Et ce qui est beau c'est qu'à la fin du conte de toutes ces clés du Clé qu'elle nous a données, il en reste une singulière, unique, la clé première, la reine des clés; celle-là, reste, invisible, toute-puissante, insaisissable, — comme le jour.

Je l'ai toujours su, depuis si longtemps que je la connais, mon amie Annie vit au pays des merveilles. Elle est de cette race qui se nourrit de Parole. Vie indigène et quotidienne. Y est-elle 24 heures sur 24? Ou bien y passe-t-elle? Je crois qu'elle y passe, entre, s'y faufile par le trou d'une lettre... Par une lettre qui troue, ou par le chas d'un a ou la boucle d'un l. (je devrais dire d'une l).

Elle est de ceux d'entre nous qui dans l'enfance ont découvert qu'il existe deux mondes, l'univers, la physis, et le monde écrit, le monde aux fruits merveilleux appelés lettres phrases sujets verbes compléments adjectifs quand nous avons cinq ans.

Entre les choses les mots les noms les noms des choses les choses noms les noms des noms quelle toile fatidique se tisse dans laquelle notre histoire se taille!

À quoi tient la vie, la mort? À deux mots, trois lettres.

Annie invoque Clé, Clé hante Annie. Elle appelle clé une clé

et un clé, un objet qui est clé et un mot qui est clé.

Ce qui se passe entre ces deux clés, — c'est un tour, un bond, l'échappée.

Certes on pourrait rendre compte de tout cela — dans un discours linguistique ou psychanalytique.

Ce ne serait pas faux. Ce ne serait pas juste. Cela serait un détournement du magique, un apprivoisement du sauvage par le rationnel.

Annie L. (agnelle, annie, elle) ne sort pas de la réserve où le mystère croît. Heureusement. Elle ne cherche pas à mater. Avec elle, le vertige est sauf. Cependant rien d'insensé dans son discours. Tout au contraire. Elle se déplace en voletant de signe en signe, obéissant aux ordres secrets de la région des esprits. Elle répond. Docilité poétique.

On ne sait jamais si on ouvre une porte avec une clé ou si la porte s'ouvre sur l'ordre du mot. Je veux dire : en obéissant au mot d'ordre. Comme j'aime l'Animisme des personnes lettrées.

(Lettrées, quel mot! Et anniemisme, alors!)

Jouissance des mots. Pas tous. Jouissance éclairée. Obscurément éclairée, attirée. Sélective. Sélectionnée. Jouissance par élection. Jouissance de l'élection.

Dans la nuit transparente de la langue aux millions de signes, tandis que l'on passe, ça bruisse, ça scintille. Les mots, (et plus tard les phrases, les syntagmes, les formes idomatiques, le merveilleux univers en métamorphoses des tropes), les mots appellent, guident, frappent, mènent.

Pas tous. Chaque personne a son propre trésor de signifiants. Les signifiants ont des racines invisibles qui plongent dans notre âme jusqu'à la profondeur de plusieurs générations.

Leclerc lec le clerc le cercle l'ère l'air le clair l'éclair clac!
fermé! vite la clé

On ne peut pas sortir d'un tel enchantement.

Tout ça Annie le c? Plutôt deux fois sait qu'une. Mais bien

sûr ce savoir là n'est pas un savoir scientifique, ce n'est pas un savoir saisi capté figé conceptualisé. C'est un son, un chant, c'est un *air*, un parfum auquel elle est, un «savoir» fée.

Jeu? Pas du tout.

Tous les grands seigneurs de l'écriture sont au même parfum, tous les grands signeurs saigneurs depuis Shakespeare savent qu'un nom *fait*; il fait du propre; «il fait du propre!» oui, il fait le malheur de Roméo et Juliette; à John Donne il donne un coffre plein d'ambivalences que ses sonnets enchâssent, il fait du *fatum*, du destin. Annie est née avec un petit panier de lettres-clés que lui aura confié quelque Fata Morgana. De son nom jaillissent des étincelles, il n'est pas une coiffe sur la tête, c'est un peu de sang verbal versé dès la naissance dans la circulation de son sang intérieur, comme une onction qui fait son chemin jusqu'aux moelles, jusqu'aux cellules nerveuses, jusqu'au bout des ongles.

Écrire c'est entendre les mots de passe, savoir qu'il y a passe et mot de passe, et que pour un mot, pour une lettre, on peut parfois passer ou pas le fleuve, la vie, le styx, la frontière. Thème d'une méditation magnifique de **Celan** (encore!) sur le Schibboleth, qu'après Celan Derrida fait à son tour **sept** fois tourner pour en tirer tous les accents prophétiques. Tout ce qui tourne tourne toujours sept fois cette fois.

Clé, est aussi un livre, un livre clé. Plus le signifiant est petit, plus il est puissant. Voyez le dé, le dé de Mallarmé, et plus puissant encore le d de Derrida.

Un tout petit livre infiniment puissant et qui tourne roule entre hasard et nécessité aussi fatalement qu'un dé; tel, telle, est Clé, un une clé qui cèle les secrets de celle, la *Leclerc*, dont elle occupe le cœur.

Elle vit à clé, au clair de clé. D'ailleurs sa clé à elle se prononce *Klai*, c'est une clé qui s'ouvre en grave; qui aimante autour d'elle tous les mots à phonème frère en ai, aile, aime, haine, air...

Elle nous raconte Clé, tous les charmes de Clé. Comme toujours dans les cas clés, on entre dans une scène de famille, dans un cercle magique, où jadis furent distribués les lots aimants. Bonheur malheur. On ouvre la parenthèse (*l'aise des parents* nous rappelle Annie) on entre. On ferme la parenthèse. Il y aura toujours une parenthèse dans le cercle. Un aparté. Un secret se garde dedans le secret. Une histoire se glisse dans le conte. Il y aura toujours un coffret de non-dit pour attiser la curiosité.

Et ce qu'il y a de beau c'est qu'à la fin de toutes ces clés de clé qu'elle nous a données, il en reste une singulière, unique, la clé première, la reine des clés, la clé mère. La clé tourne sept fois sur elle-même. Et la mère revient.

«Acquise à Clé» : ainsi s'intitule magniphoniquement une déclaration de destin.

Et, j'en suis certaine, le conte de Perrault ne m'enchantait que parce que j'étais d'avance, et comme depuis toujours, acquise à Clé.

Ici s'arrête mon savoir. Ici commence ma curiosité.

Une curiosité sans nom.

Une curiosité aussi vieille que mon attachement à Clé. Qu'est-ce qui se cache dans Clé? À quels passages, à quel incroyable secret s'ouvre finalement Clé? Qui a la clé de Clé? Comment se fait-il que le conte de Barbe-Bleue soit venu indurer le mot, le nom secret et peut-être magique de Clé?

Ai-je raison de faire toute une histoire de cette énigme que Clé constitue pour moi?

Comment savoir?

Dans quoi est-ce que je m'embarque...? (page 12)

Elle avance dans ses ténèbres (les siennes) sans tomber et sans les dissiper, heureusement.

Aquizaclé, quel beau nom de princesse aztèque, ou bien de sorcière des mille et une nuits.

Il s'agit donc de « possession » sous la forme rare d'acquisition. Un antique marché préhistorique a eu lieu, et depuis elle est à qui? À Clé. À qui et acquise. Achetée? Non. Plus que donnée : À la fois donnée et *en quête* de Clé à qui cependant elle appartient.

La clé est son caractère acquis et acquérant.

Comment peut-on être adonné (e), donc à la fois volontairement et involontairement, à « Clé »? Vouée, elle l'est — comme à (un) Dieu, (un) Roi — à un secret.

Il faut *explorer* le secret sans le déflorer, il faut s'embarquer sur une clé (donc c'est une barque, une nef, mais sans f, donc une né) et se laisser porter dans le sein du secret, en en étant l'innée.

C'est exactement cela le mouvement d'écrire, inné pour Annie.

Elle est née Clé, ou clé. Comme d'autres s'appellent : Jour, dans les contes...

La vie d'Annie est vraiment un conte, toujours déjà écrit, que cependant en vivant elle écrit. Vivre et écrire ne sont pas plus dissociables pour elle que dormir et rêver.

La clé de vivre écrire est la délicatesse; ou bien le tact. Les être-anges (c'est le mot d'Annie) qui habitent dans le double monde des merveilles sont fragiles et effarouchables, je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que leur chair leurs os sont faits de musiques?

Il faut donc les surprendre par des attentions très fines et précises. La technique, Annie la décrit dans des pages délicieuses (18-19) où elle nous fait partager le goût de noix des mots ou plutôt le plaisir *causé* par les noix-mots, plaisir qui se présente comme une coquille pleine de nombreux plaisirs différents, engendrés par les successives ph(r)ases du dénudement.

Ce qu'Annie pratique (elle ne le prêche pas, elle ne le théorise pas) ce sont les mystérieux chemins métonymiques d'Eros, l'ange-clé des êtreanges.

Et surtout il ne faut pas rompre le fil qui se dévide, il ne faut pas traduire, résumer, a-sommer, interpréter, ramener précipitamment le doux dévergondage des agneaux et agnelles sauvages à une simple scène sexuelle. C'est l'insaisissable faune poétique (faune, féminin? ou masculin?) qui montre ici ses charmes.

De sœur en moi de mot en noix de robe en fruit, en allongeant le rythme, le pas, en ajoutant des pieds, de un à trois de casserole biscornu à topinambour, oh non, nul jeu petit gratuit, mais la plus systématique des recherches dans la langue, celle que ne peut opérer le maître-linguiste : travail de rêve.

Page 23 Annie me dit : que le sixième charme de Clé, c'est que Clé (je n'ose dire ni elle ni il) «a un frère, un autre, un double, qui n'est pas lui et qui pourtant lui ressemble tant qu'on peut substituer l'un à l'autre, et qui est Clef».

«Lui»? Bon! Voilà que Clé est un garçon, un jeune homme, un mâle peut-être! Et l'autre aussi, Clef? Et moi qui croyais que Clé était femme; ou féminin au moins. Ou bien c'est qu'au pays des Merveilles, c'est Annie qui décide du ou des sexes de ses signifiants.

Pourquoi Clé ne serait-il - (-elle) pas son clé et le chef des sexes, du moins pendant quelques pages? Et là-dessus, le texte d'obéir; l'enfant-à-l'école de la page 24 à la page 26 sera un il, jusqu'à la fin de 26 ou 27, la clé commence à tourner sur il-même et s'effémine en douce.

Non, on n'a jamais /a clé de soi, puisque d'un instant à l'autre l'une peut être un autre en je.

On ne choisit pas, dit-elle fortement. Mais on est choisi. Choisie.

Frères, clé et clef?

Mais voici qu'au tour de page, les frères sont sœurs. Clé des frères, clé des sœurs, plaie des sœurs, il y a toujours un peu de sang sur cette clé, et l'on aura beau tourner et retourner l'histoire en tous les sens rien ne pourra jamais l'effacer.

Vivre-écrire est cruel, les lettres de c l e r se mêlent parfois d'un u rouge inquiétant, à quoi bon le nier il y a de la plaie dans le plaisir et de la morsure dans la vie. Il est beau et douloureux de le voir, le Mal qui poudroie et verdoie, et alors, de le dire qu'il est douloureusement beau d'avoir envie de regarder mourir.

La clé de l'œuvre d'Annie Leclerc, elle l'a dans la peau, dans la chair, cette curiosité, cette urgence d'ouvrir par quoi commence l'aventure d'écrire, ce besoin pressant d'ouvrir, à tout prix — non, pas la porte — mais la clé même. Avec la pointe de la plume à tâtons chercher le trou de la serrure de la clé de la clé, et ensuite ...

Car il y a suite et succession. *Écrire c'est cléer*. Ce pourquoi il a été écrit (par son nom même) qu'Annie est faite.

Elle a raison, c'est une chance que d'avoir reçu au berceau la grâce d'un signifiant si puissant, c'est une chance, donc une belle injustice. Tout le monde n'a pas, elle le dit, trouvé une clé sous son oreiller. Oui, mais il n'y a pas que cette sœur à s'appeler avec clé. Mais il n'y a qu'Annie à l'avoir su tourner jusqu'à en tirer tout l'éclat de ses créations. Alors? Il ne suffit pas d'avoir un don. Il faut aussi le recevoir, le prendre, avoir l'audace de recevoir la grâce, qui est toujours un coup, qui a toujours un coût, — de sang, oui un redoutable coût de sang.

Pourquoi moi et pourquoi pas toi? C'est là le mystère merveilleux et horrible, je vis tu meurs, pourquoi pas moi, il n'y a pas d'explication mais implacable monte à la tête de la survivante une enivrante odeur de faute. Et nous n'y pouvons rien.

On ne peut pas se demander des comptes. Seulement des contes. Il était une fois deux sœurs. Mais ici commence l'interdit et je m'arrête : devant moi tout est trouble et questionnement. Je ne sais pas d'expérience (seulement de récit) ce qu'est l'être une sœur-de-sœur, moi qui suis une sœur-de-frère. Une sœur d'une-sœur, de deux sœurs l'une, une sœur sur deux, deux

sœurs en une, une sœur pour deux; et ce mot s,oe,ur, avec au cœur une lettre dans l'autre... énigmes pour moi. Certes, je pourrais en parler, mais ce ne serait pas de jeu, — puisque je n'aurais pas payé ma pensée avec mon sang. Autant parler de l'ascenseur qui n'existe pas dans le conte de Barbe-Bleue. S'il y avait eu un ascenseur, si «elle» (tiens, comment s'appelle «elle»?) avait jeté «Anne ma sœur Anne, prends l'ascenseur et monte je te prie, sur le haut de la Tour, pour voir si mes frères ne viennent pas »... (67) tout aurait été différent, évidemment, la formule magique aurait été altérée. Je n'y toucherai pas. Annie a seule la clé de cette parade sauvage.

Chaque poète a sa propre porte, son sa sésame, ses parents de conte, sa grandmère personnelle, son ombre ou nombre de frères, sa façon différente de «conjuré» la mort.

Hélène Cixous